



LA REVUE DES LIVRES

Chronique Bibliographique sous la responsabilité de Daniel Bach, avec la collaboration de François Constantin, Jean Copans, Denise Coussy, Étienne Le Roy, J. Achille Mbembe, René Otayek, Alain Ricard.

The African Book world and Press Directory/Répertoire du livre et de la presse en Afrique (4^e édition). — Londres/Munich/New York, Hans Zell Publishers, 1989, 306 p.

L'ouvrage dirigé par Hans Zell est devenu un classique 12 ans après sa première parution. Pour tous ceux qui cherchent à connaître l'industrie du livre et de la presse en Afrique, à tenir à jour leur information sur les bibliothèques et les sources d'information, il est tout simplement indispensable. Le chercheur y trouvera des adresses, des données (tirage) sur les revues encore en activité, sur les journaux, en somme sur la vie de l'imprimé en Afrique. Les instituts de recherche et leurs publications sont recensés, ainsi que les associations littéraires ; il ne s'agit donc pas seulement d'un annuaire, mais bien d'un outil de travail, à l'occasion critique puisqu'il propose pour les revues dont il traite des extraits des recensions consacrées à ces titres dans les colonnes de la revue *African Book Publishing Record*. Cette quatrième édition est marquée par une note pessimiste : la disette de livres est alarmante et menace la qualité de l'éducation. Voilà une nouvelle crise dont on ne parle pas assez chez nous, alors qu'elle compro-

met gravement tous les efforts de développement, qui passent bien par l'alphabétisation et la lecture, quoiqu'en pensent de bons esprits !

51 pays ou entités sont couverts, y compris l'île de la Réunion. Une seule remarque : pourquoi ne pas être exhaustif, même si l'information est maigre, et inclure tous les « petits archipels » et notamment les Comores et l'ex Guinée espagnole : nous sommes sûrs que dans ses fichiers Hans Zell doit bien avoir quelques adresses à Malabo ou à Moroni ! [A.R.]

CHOMBART DE LAUWE (P.-H.) — **Culture-action des groupes dominés. Rapports à l'espace et développement local.** — Paris, L'Harmattan, 1988, 317 p. (Changements.)

P.-H. Chombart de Lauwe et le centre d'ethnologie sociale et de psychologie sociale de Montrouge ont proposé durant les années soixante-dix une problématique du développement d'autant plus originale que les institutions, même à l'unesco, n'étaient pas préparées à recevoir leur message. Après les ouvrages personnels de P.-H. Chombart de Lauwe, *Domination ou*

partage avait été un point fort dans la vulgarisation d'une approche qui se voulait, comme à *Politique africaine* « par le bas », à l'écoute des populations et des formes alternatives de développement.

On attendait donc de ce groupe international une véritable synthèse de vingt ans de recherches au contact des groupements urbains et ruraux en Afrique, en Amérique latine et en Inde. Malheureusement, la déception est à la mesure de notre attente, P.-H. Chombart de Lauwe annonce dans une introduction intéressante un exposé des cultures innovantes. Mais, comme Godot ou la Madeleine de Brel, on ne les voit pas venir, en dehors d'idées générales autour de la présentation de programmes de recherche.

Et les informateurs, bon sang ! se dit-on en refermant l'ouvrage. On se demande ce qui est arrivé à certains de nos collègues les plus estimables qui sont ici enkylosés par le col dur de la respectabilité des projets à justifier, à moins qu'ils ne dansent quelque pavane pour un laboratoire défunt, celui de Montrouge précisément.

On est toujours triste quand une idée s'étirole ou qu'un laboratoire ferme. Comme une librairie, un laboratoire qui ferme c'est une mémoire scientifique qui se consume, pour paraphraser Hampaté Ba. [E.L.R.]

COHEN (David William), ODHIAMBO (E.S. Atien) — **Siaya, The historical anthropology of an African Landscape.** — Ohio U.P., J. Currey/Heinemann Kenya, 1989, 152 p.

Voici un ouvrage tout à fait remarquable. Il s'agit d'un essai d'anthropologie historique (mais dont la matière est celle de l'anthropologie sociale et culturelle) écrit par deux historiens, l'un américain et l'autre kenyan. La région de Siaya, peuplée par la population Luo, se situe au bord du lac Victoria entre Kisumu et la frontière avec l'Ouganda. Cet ouvrage vise à décrire et expliquer à la fois de l'exté-

rieur et de l'intérieur ce qui fait l'identité (et donc en un sens « l'altérité ») des Luo de cette région. Il s'agit d'une expérience selon les auteurs : comment les Luo se voient-ils dans les problèmes de la vie quotidienne et quels sont les mécanismes de production sociale, culturelle, politique, économique à l'œuvre qui les rend sinon « différents » du moins « originaux » (au sens ordinaire du terme) ?

Les six chapitres ne sont pas réductibles à six thèmes bien séparés. Prenant la forme classique de l'essai anglosaxon, ce mélange d'écriture, d'analyses pointues et de vagabondage intellectuel (aux antipodes de notre logique soi-disant cartésienne d'exposition) cet ouvrage est le meilleur qui m'ait été donné à lire sur la vie ethnique kenyane. Malgré sa coloration historique c'est un ouvrage d'actualité, qui se termine d'ailleurs par une évocation de la célèbre affaire Otieno de 1987 (le décès d'un avocat « moderniste » et marié à une Kikuyu qui se transforme en psychodrame national pour une défense des valeurs dites traditionnelles).

Les auteurs abordent la construction du paysage actuel, la nature et le sens des frontières sociales et géographiques de Siaya, les cheminements sociaux — matrimoniaux, économiques — qui en constituent l'identité. La faim et donc le commerce, le travail productif et domestique des femmes, l'éducation et la modernité permettent par touches successives, très documentées historiquement (à quand remonterait tel « changement ») et empiriquement nous conduisent jusque dans les centres urbains puisque les Luo sont de véritables travailleurs immigrés.

De nombreuses cartes, des photographies en couleur complètent ce portrait d'une fraction ethnique se faisant, se pensant, se représentant. Une lecture agréable, passionnante et utile. [J.C.]

HANSEN (Karen Tranberg) — **Distant Companions. Servants and Employers in Zambia, 1900-1985.** — Ithaca/London, Cornell University Press, 1989, 321 p. (The Anthropology of Contemporary Issues.)

Dans la vague actuelle de recentrage des sciences sociales vers les microanalyses des conditions de l'existence ordinaire, il y a place pour des sujets inédits ou longtemps considérés comme frivoles ou futiles. K.T. Hansen participe ainsi à un courant naissant s'intéressant à ce microcosme fermé symbolique de la relation de dépendance coloniale et néo-coloniale : la relation entre maître(esse) de maison et domestiques. Pour ce faire, elle mène une investigation extensive dans le temps et dans la méthodologie : analyse d'archives, récits romanesques, sources secondaires, histoires de vie, expérience de terrain alimentent son propos. Seul l'espace est relativement circonscrit : la Rhodésie du nord devenue Zambie.

L'ensemble suit un cours globalement chronologique allant des pionniers fort influençables à l'africanisation des patrons. Au travers des changements les plus manifestes demeure le problème incontournable, même pour les acteurs les plus ouverts, des relations inégalitaires fondées sur le statut, la race, le sexe, la classe. Au lieu d'une étude de psychologie sociale qui aurait pu être intéressante car le couple maître/serviteur pourrait être au centre de processus d'acculturation, l'auteur privilégie l'étude des rapports de travail dans leur globalité, c'est-à-dire les représentations imaginaires qui les/ et qu'ils alimentent, leur aménagement juridique, salarial, matériel (avec leurs incidences sur les conditions familiales d'existence). La démonstration n'aurait rien perdu à davantage de concision, et une fois l'effet de curiosité passé, on reste un peu perplexe sur la portée de cette étude de cas. Elle devait sans doute être faite, elle peut être faite différemment, en prenant davantage de distance par rapport aux individus immédiatement impliqués. [F.C.]

HANSEN (Holger B.), TWADDLE (Michael) (eds.) — **Uganda Now. Between Decay and Development.** — London, James Currey, 1988, 376 p. (East African Studies.)

L'état extrême de déstructuration de l'Ouganda après quelques années de dictature excentrique, puis d'une nouvelle ère Obote à peine plus cohérente, a fait de cet État un lieu privilégié (si l'on peut dire) d'observation concrète des phénomènes de crise. Par comparaison avec ce qu'ont vécu les populations de toutes les régions de l'Ouganda, les gloses académiques sur d'autres crises, certes réelles (mais il est vrai que l'on peut toujours trouver des preuves de fragilité dans toute société) peuvent paraître dérisoires.

À l'heure où une nouvelle étape de l'histoire actuelle de l'Ouganda s'ouvrirait, avec l'installation au pouvoir de Y. Museveni, une quarantaine de spécialistes de ce pays se réunissaient au Danemark à l'initiative de H.B. Hansen et M. Twaddle. De cette rencontre internationale (à laquelle participaient de nombreux enseignants de Makerere), pluridisciplinaire, associant universitaires, chercheurs et experts aux conceptions théoriques diverses, mais partageant la même volonté d'analyser pour mieux comprendre, devait naître le meilleur ouvrage actuellement disponible sur l'Ouganda contemporain. En 22 chapitres, 18 tableaux, une substantielle bibliographie et un précieux index, le lecteur dispose d'un panorama complet, approfondi, mais aussi toujours très concret, des problématiques fondamentales de la crise ougandaise et des hypothèses explicatives les plus sérieuses.

L'état de délabrement avancé de l'ensemble des structures de l'espace ougandais explique que bien des analyses traitent sous une forme ou une autre des aspects économiques de la crise qu'il s'agisse de la production, de la distribution, ou des rapports avec le marché international. Les développements sur les problèmes du monde rural, de l'agriculture tels qu'ils sont vécus à la base sont particulièrement

opportuns. Ces analyses critiques de l'évolution sous Amin et Obote donnent lieu à des divergences d'interprétation entre « néo-schumpeteriens » (comme K. Edmonds ou D. Belshaw) et néo-dépendantistes (comme D. Nabudere ou A. Southall), certains, plus éclectiques (comme A. Nsibambi ou N. Kasfir), voyant dans ces controverses plus de complémentarités que de contradictions.

Dans la mesure où l'un des problèmes cruciaux est l'existence même d'une conscience collective « ougandaise », une autre dimension importante de l'analyse s'impose, traitant des modalités de la socialisation des individus et de l'élitisme qui en est découlé (O. Furley, H. Dinwiddy, M. Twaddle...) et de ses conséquences dans la culture politique (C. Oddo) ; l'impact des affiliations religieuses devait donc apparaître, mais on appréciera le sens de la mesure qui préside ici à leur analyse (voir par exemple J.A. Rowe à propos de l'islam). Au travers d'angles d'attaque diversifiés, ce sont aussi les stratégies de l'intégration nationale ou, plus exactement, de l'investissement du pouvoir qui sont mises à nu (voir aussi les contributions de D.A. Low, A. O'Connor, M. Doornbos...). La fluidité des groupes sociaux, leur aptitude à reconstruire un système minimal de survie, grâce notamment au magendo (qui n'est pas que l'instrument d'accumulation des chefs de bande), la précarité de la structure fantôme de l'État, à la fois tyrannique et impotente, apparaissent ainsi, sous différents éclairages, comme des réalités incontournables.

Autrement dit, l'intérêt de cette étude de cas clinique à plusieurs voix dépasse largement le cercle des seuls spécialistes de l'espace ougandais ; des questions essentielles des sciences sociales sont ici traitées à partir d'une connaissance de terrain précise... y compris dans la contribution conclusive de A. Mazrui.

Décidément, la série « East African Studies » de J. Currey, déjà riche des études de A. Sheriff (le commerce de Zanzibar au XIX^e siècle) de T. Kanogo et de D.W. Throup (sur l'histoire du

mouvement Mau-mau) persévère dans la qualité. [F.C.]

JAFRRE (Bruno) — **Burkina Faso. Les années Sankara. De la révolution à la rectification.** — Paris, L'Harmattan, 1989, 329 p., annexes, bibliogr.

Des nombreux ouvrages consacrés à la révolution sankariste parus ces dernières années, celui de B. Jaffré est sans doute le meilleur. Reporter, l'auteur mélange habilement « instantanés » journalistiques et réflexion approfondie. Son livre se présente ainsi comme une succession de séquences alternant les reportages et l'analyse des changements intervenus entre 1983 et 1987.

C'est donc un bilan du sankarisme qui se veut exhaustif que nous propose B. Jaffré. S'il ne cache pas la sympathie que lui a inspiré la politique du CNR (Conseil national de la révolution), il sait demeurer lucide et garder un esprit critique, ainsi lorsqu'il parle, à juste titre, des CDR (Comité de défense de la révolution) comme d'« instruments de règlements de compte politiques » (pp. 183-185), ou qu'il évoque, un peu vite, les difficultés de mise en œuvre de la réforme agro-foncière (pp. 127-131).

Toutefois, ce n'est pas le regard porté par l'auteur sur le projet sankariste qui retient le plus l'attention, mais son analyse du processus de rectification amorcé le 15 octobre 1987 et ses origines. B. Jaffré y consacre plus de quatre-vingt-cinq pages fourmillant d'informations souvent inédites. On pense plus particulièrement ici aux relations ambiguës entre les membres du quatuor historique (Sankara, Compaoré, Lingani et Zongo) ; levant en partie le voile qui les entoure, B. Jaffré laisse entendre que les deux derniers auraient rechigné à suivre Compaoré dans son coup d'État d'octobre 1987. Outre qu'elle contredit la thèse de l'actuel chef de l'État selon laquelle le renversement et l'assassinat de Sankara

avaient un caractère préventif, cette hypothèse éclaire d'un jour nouveau le règlement de comptes sanglant du 18 septembre 1989 marqué par la liquidation de Lingani et de Zongo. [R.O.]

KOPONEN (Juhani) — **People and Production in late Precolonial Tanzania. History and Structures.** — Uppsala/Helsinki, Finnish Society for Development Studies/Scandinavian Institute of African Studies, 1988, 434 p. (Monographs of the FSDS 2.)

Il s'agit bien de la Tanzanie et pas seulement du continent. Zanzibar est intégré à l'analyse ; il ne pouvait d'ailleurs en être autrement dans le cadre d'une histoire économique « précoloniale », au sens d'antérieure à la colonisation politique européenne. Mais à vrai dire, la dimension « zanzibarite » de cette histoire a été tellement balisée que sur ce point, l'auteur ne pouvait innover surtout après la publication de la thèse d'Abdul Sheriff. Heureusement illustrée, la présente étude est assortie d'une solide bibliographie où l'on rencontre Althusser, Marc Bloch et (encore) Marx. On imagine ainsi les ambitions méthodologiques de l'auteur qui, tout en se démarquant de tout économisme, est avant tout préoccupé par la présentation des processus socio-économiques qui ont précédé, sinon provoqué la colonisation européenne. Schématiquement, l'analyse est conduite en deux temps, le premier consacré à la pénétration commerciale de l'intérieur à partir de la côte et à ses conséquences, qui apparaissent comme essentiellement destructuratrices, le second plus nettement anthropologique insistant notamment sur les rapports des sociétés à l'espace (production, reproduction, occupation). L'étude se termine par une interrogation sur les modalités et la réalité même des mécanismes d'accumulation dans cet espace composite qui ne deviendra que bien plus tard la Tanzanie. Le texte est dense, s'appuyant sur d'abondantes lectures d'archives et surtout les nom-

breux ouvrages publiés depuis l'ère germano-coloniale, ce qui donne à l'ensemble un aspect de commentaire sur les regards historiques dont la Tanzanie a été l'objet. On peut attirer l'attention sur la contribution de l'auteur à la démystification de l'ethnisme statique ; ici comme partout, l'identité n'est jamais une donnée stable, mais plutôt une perpétuelle construction où violence et manipulations politiques ont une large part dont d'intéressants exemples sont donnés. [F.C.]

LANDGREN (Signe) — **Embargo Disimplemented. South Africa's Military Industry.** — Londres, SIPRI Oxford University Press, 1989, 276 p., index.

Comment se porte l'industrie sud-africaine de l'armement après 25 années d'embargos ? Telle est la question à laquelle cet ouvrage entend répondre. Les réponses ne manquent pas d'intérêt. Après un historique des conditions d'émergence de l'industrie sud-africaine des armements, l'auteur présente un premier bilan des niveaux de développement atteints. Il en ressort que si l'embargo a encouragé la constitution d'une industrie largement autosuffisante, celle-ci ne dispose pas d'une capacité de recherche et de développement qui lui soit propre. La reconstruction et l'adaptation des matériels existants s'imposent donc afin d'étendre leur durée d'utilisation. Et pour ce faire, l'accès continu à la technologie étrangère demeure vital.

C'est ce que souligne l'analyse des différents secteurs de l'industrie d'armement. L'information est ici présentée de manière systématique, par catégorie de matériels, ce qui permet au lecteur de repérer immédiatement les filières d'évolution et de transformation. L'intérêt des chapitres est toutefois inégal. Ainsi, le traitement du nucléaire est-il décevant ; à l'inverse, l'auteur présente une bonne synthèse des informations disponibles sur les exportations sud-

africaines d'armement. Les chapitres consacrés à l'aéronautique, aux matériels terrestres et à l'industrie navale méritent également d'être consultés. L'auteur y montre comment le Cheeta, décrit en Afrique du Sud comme un avion de conception entièrement nationale, présente en fait nombre de traits communs avec le Lavi israélien qui est, lui aussi, le résultat d'une reconstruction des Mirage-3. Toujours dans le domaine aéronautique, l'hélicoptère sud-africain de combat Alpha XH s'avère issu de l'Alouette-3. Les Chars Centurion-5 d'origine britannique ont subi des améliorations et transformations qui ont donné naissance à l'Olifant-1. Des assistances industrielles israélienne, dans le premier cas, française dans le second, britannique, dans le troisième, se sont révélées essentielles pour pallier les carences sud-africaines en matière de recherche et développement.

S. Landgren rend aussi compte pays par pays de la mise en œuvre ; du contrôle et du contournement (« disimplémentation ») — des embargos de 1963 et 1977. Si le traitement des cas britannique, « étasunien » et allemand paraît satisfaisant, les pages consacrées à la France souffrent d'une dépendance trop exclusive envers des sources secondaires. Outre de multiples erreurs factuelles, nombre d'idées reçues sont reprises sans aucune réévaluation critique : le rapprochement franco-sud-africain ne date pas de 1958 mais de 1963 et les convergences sur l'or ont été plus symboliques que réelles. En outre, s'il est possible que les milieux gouvernementaux sud-africains aient été prévenus par la France de l'embargo partiel de 1975, ceci n'était certainement pas le cas deux ans plus tard : il suffit pour s'en convaincre de retrouver les propos tenus à l'époque par les dirigeants sud-africains. Ce n'est d'ailleurs pas en 1978 mais dix ans auparavant que le futur président P.W. Botha affirmait que la France et l'Afrique du Sud avaient des relations proches d'une alliance militaire. Plus récemment, l'ambassadeur de France à Pretoria a été rappelé à Paris en 1985, mais il a regagné son poste l'année sui-

vante — seules quelques lignes rédigées sommairement sont d'ailleurs consacrées aux rapports franco-sud-africains durant les dix dernières années.

En conclusion, S. Landgren affirme que « pratiquement tous les pays d'Europe occidentale » ont à un moment ou à un autre contourné les sanctions dont l'Afrique du Sud est l'objet. Bien que l'auteur reste discret sur ce point, les pays de l'Est ne semblent pas de reste non plus (Bulgarie, Tchécoslovaquie), pas plus que certains pays du Tiers monde (Inde, Colombie). Malgré ces filières, les difficultés sud-africaines d'approvisionnement sont bien réelles et l'auteur le souligne à juste titre. Il aurait d'ailleurs pu évoquer pour appuyer sa thèse la décision sud-africaine de renoncer à un assaut frontal sur Cuito Cuanavale, au début de l'année 1988, puis d'engager finalement des négociations, celles-là même qui ont abouti aux accords de Brazzaville et New York. On l'aura compris, S. Landgren a écrit un ouvrage qui, en dépit des lacunes évoquées, constitue un excellent tour d'horizon d'un sujet en mutations constantes. [D.B.]

LINDFORS (Bernth) — **Black African Literature in English, 1982-1986.** — Londres, Hans Zell Publishers, 1989, 444 pages.

Cette imposante bibliographie sur la littérature noire africaine d'expression anglaise est la continuation de celles que Bernth Lindfors avait déjà établies en 1979 et 1985. Dans ce nouveau travail, le spécialiste américain de cette discipline traite des années récentes mais le nombre des entrées du volume (environ 6 000) montre à quel point cette période fut riche.

Le livre se présente en deux parties. La première est consacrée aux différents genres et couvre de multiples domaines. On y trouve ceux que l'on s'attend à voir répertoriés dans un tel ouvrage (à savoir, par exemple, roman, poésie, théâtre) mais aussi des rubriques beaucoup plus originales telles que « lit-

térature et engagement », « lectorat », « censure », « enseignement de la spécialité », etc. La deuxième partie s'organise classiquement autour des travaux publiés sur les auteurs (livres, articles, entrevues...). On peut s'étonner, à ce niveau, de voir Bernth Lindfors s'abstenir volontairement (comme il l'indique dans la préface) de citer les œuvres primaires. Il est, par exemple, surprenant que près de 400 entrées soient consacrées à Wole Soyinka mais que ne figurent pas les renseignements sur les parutions des œuvres du prix Nobel de littérature. Cette décision est regrettable car le lecteur a autant besoin (sinon plus) de se référer aux textes mêmes qu'aux travaux critiques qu'ils ont suscités.

Cette bibliographie se termine par une série d'index (noms d'auteurs, intitulés des titres, recensements des sujets traités, listes des pays couverts) qui rendent la lecture de ce monumental ouvrage extrêmement aisée et fructueuse. C'est, à ce jour — avec la bibliographie, elle commentée, de Hans Zell, Carol Bundy et Virginia Coulon *A New Reader's Guide to African Literature*, Heinemann — un indispensable ouvrage de référence pour tout chercheur s'intéressant à la littérature africaine anglophone. [D.C.]

MIRZA (Sarah), STROBEL (Margaret) (ed.) — **Three Swahili Women. Life Stories from Mombasa, Kenya.** — Bloomington/Indianapolis, Indiana University Press, 1989, 157 p.

La thèse de M. Strobel a marqué une date dans la connaissance des communautés musulmanes d'Afrique orientale, ainsi que dans la sociologie de la condition féminine (*Muslim Women in Mombasa, 1890-1975*, Yale University Press, 1979). L'auteur a depuis continué ses investigations, réexaminé les matériaux que les exigences de sa thèse avaient pu injustement dévaluer. C'est ainsi que, tirant parti du regain d'intérêt pour les histoires de vie, elle livre, avec la complicité linguistique de

S. Mirza, trois autobiographies de femmes swahili nées entre 1890 et 1930 qu'elle avait interrogées au milieu des années soixante-dix. Ces femmes ont donc vécu une époque où l'histoire de Mombasa, sinon de toute la côte, s'accélère et bascule avec l'assujettissement du sultanat de Zanzibar et est marquée par le passage de l'esclavage à l'État post-colonial.

Les témoignages sont ici directs, du moins autant que le permet la traduction car la version originale est en kiswahili (l'ouvrage est d'ailleurs édité en kiswahili chez le même éditeur — avis aux swahilisants). Le rôle des éditrices a consisté, outre la traduction, à présenter brièvement, mais utilement le contexte historique et méthodologique, ainsi que celui propre à chacun des trois témoins, et à restructurer leurs propos autour des thèmes classiques de la vie familiale et domestique (enfance, rituels de la puberté, du mariage, vie matrimoniale, fêtes, funérailles...). Les particularités sont fonction de l'âge : la plus âgée témoigne des incidences de l'esclavage, la plus jeune de sa participation à la vie associative à l'heure de la décolonisation. Mais en tout cas, il s'agit bien d'histoire, et si un réel souci d'assurer la représentation de la diversité swahili a présidé au choix des témoins, il faut bien souligner que les jeunes générations (les moins de cinquante ans au moment des entretiens, donc les moins de soixante-cinq ans aujourd'hui) n'ont pas la parole. Peut-être n'ont-elles pas assez vécu pour avoir une histoire ou/et une mémoire ? Une intéressante bibliographie (encore que M. Strobel semble ignorer les sources en français, et donc certaines « *femmes voilées de Lamu* » — voir p. 14) complète ces documents. [F.C.]

MUDIMBE (V.Y.) — **The Invention of Africa. Gnosis, Philosophy, and the Order of Knowledge.** — Bloomington/Indianapolis, Indiana University Press, 1988, 241 pages, bibliogr., index.

V.Y. Mudimbe poursuit ses travaux de réflexion, avec la même imperti-

nence et le même iconoclasme que ceux qu'il avait déjà laissé transparaître dans *L'Autre face du royaume* (1973) et *L'Odeur du père* (1982). Le soin apporté au ciselage de la phrase, la recherche obstinée de la formule fêliche, l'affectation pour le mot latin, le conflit à peine dominé entre le cynisme affiché du philosophe et l'évident plaisir du romancier à produire des effets rhétoriques : voilà qui n'est pas sans donner une forte impression de baroque à son écriture. Mais qui n'altère que peu la cohérence d'une pensée qui, ouvertement, revendique une position en marge des sentiers battus.

Faute d'être totalement original (que d'ouvrages n'ont été affublés du terme « invention » au cours de la décennie qui s'achève), le titre de son dernier livre prête largement à ce soupçon de baroque, ne serait-ce que par la façon dont il avoisine des préoccupations techno-matérielles (invention) et métaphysico-transcendantes (gnose, notamment). Mais peut-être, sommes-nous entraînés de sur-interpréter ce qui ne relève, en fin de compte, que d'un souci méthodologique. C'est, du moins, dans cette acception, que Mudimbe invite le lecteur à considérer ce qui, au demeurant, n'est qu'un titre. Il s'agit, précise-t-il, d'affronter la question de savoir ce qu'est et ce que n'est pas la philosophie africaine. A la vérité, ce débat n'est pas neuf. Et l'auteur se fait fort de le montrer. Ce sur quoi il n'insiste pas suffisamment, c'est que le narcissisme qui pousse les philosophes africains à s'interroger sans cesse sur l'existence même de leur objet commence à gêner. Et il agace déjà pas mal de monde, surtout lorsqu'on sait que la stagnation de l'entreprise philosophique en Afrique a causé un énorme tort à la pensée africaine en général.

Mais comment sortir la philosophie africaine des marais dans lesquels elle s'est enlisée ? Si l'on se fie à l'approche utilisée, on pourrait conclure que pour Mudimbe, la priorité est de déplacer le terrain de la querelle. Ainsi, ce ne serait plus la question de l'identité propre de la philosophie africaine qui serait centrale, mais bien les con-

ditions de possibilité de la philosophie comme partie intégrante d'un savoir plus large appelé l'« africanisme ». Au-delà de la philosophie en tant que telle, c'est donc à la critique générale de la raison africaniste qu'il faudrait procéder. Mudimbe essaie de le faire en empruntant à Foucault un certain nombre de notions ou d'axes de lecture. C'est le cas de l'axe qui lie les représentations, les savoirs et les discours aux phénomènes de pouvoir. Apparemment, le projet final est de mettre en évidence le caractère mythologique de la *réalité-Afrique* inventée par les diverses *raisons dominantes* (la raison ethnologique, la raison missionnaire, la raison indigène...). Et de montrer, du même coup, qu'en se pénétrant les unes les autres, toutes ces raisons africanisantes ont fini par participer du même *épistémè* et qu'elles ont, au demeurant, des généalogies qui se recoupent.

La démarche de Mudimbe suscite, à ce niveau, quelques interrogations qui, sans être décisives, ne mettent pas moins le doigt sur certaines des impasses auxquelles elle conduit. Premièrement, est-on certain qu'en dilatant le champ de la querelle et en changeant les termes (déconstruction des savoirs et discours qui ont pour miroir l'Afrique en tant qu'ils participent de modes de production du pouvoir), on ne parvient à autre chose qu'à une plus grande confusion ? Suffit-il de faire avoisiner « gnose » et « philosophie » pour établir des frontières analytiques plus sûres ? Le corpus utilisé est par trop élastique et il expose l'auteur à la tentation de vouloir y inclure n'importe quoi, du récit ethnologique au traité théologique, en passant par les pamphlets et autres textes dont l'unique légitimité vient du fait qu'ils sont « écrits ». La distinction que cherche à établir Mudimbe entre « gnose », « philosophie » et autres « savoirs » est, à cet égard, aléatoire puisque la véritable frontière avec laquelle il finit par pratiquer est celle qui sépare l'« écrit » de l'« oral ».

On pourrait également s'interroger sur la profondeur d'utilisation des catégories foucauldienne. On a l'impression

(mais on peut se tromper) qu'elles interviennent surtout en introduction et à la conclusion de l'ouvrage, dans le but de renforcer les arguments généraux développés par l'auteur. Mais que très souvent, elles ne réapparaissent que métaphoriquement dans l'économie de la démonstration ; et que du reste, celle-ci est exécutée de façon tout à fait autonome.

La dernière question est celle de savoir dans quelle mesure Mudimbe rompt véritablement avec les raisons dominantes dont il s'efforce de dévoiler les impensés. Autrement dit, sa critique des raisons instituées (et qui depuis des années produisent un imaginaire de l'Afrique, qu'il soit de facture autochtone ou non) aboutit-elle, en fin de compte, à faire émerger un autre possible épistémologique, Au fond, l'entreprise était osée. Non pas parce que l'« africanisme » est inattaquable. Bien au contraire ! Mais du fait qu'on voit mal comment une sortie du périmètre africaniste est encore possible à partir du moment où Mudimbe choisit de s'enfermer lui-même dans la tradition spéculative. A l'évidence, les questions que le temps africain actuel adresse à l'intelligence humaine sont d'un autre ordre. Il n'est guère certain qu'une simple déconstruction des imaginaires élaborés par l'« Autre » et par « Narcisse » lui-même suffise à les bien cerner.

Ces réserves n'enlèvent rien au mérite d'un ouvrage dont la teneur exige qu'il soit pris au sérieux, et donc qu'on en débattenne. [J.A.M.]

ARIGI (Stéphanie) — **Des banques islamiques.** — Paris, Ramsay, 1989, 204 p., (glossaire, bibliogr., documents.)

Ce livre, œuvre d'une journaliste indépendante, s'attaque à un sujet peu connu car difficile d'accès : le système bancaire islamique et, à travers lui, la doctrine économique en terre d'islam. Dans un langage clair et concis, S. Parigi nous introduit aux mécanismes de ces banques qui, dans le cas égyptien par exemple, concurrencent d'ores et déjà le système bancaire « occidental », au point de pousser l'État à intervenir pour en limiter le développement. Réponse à la crise économique, les banques islamiques sont cependant l'objet de débats théologiques passionnés, notamment en ce qui concerne la question de l'intérêt (*riba*). Reste, nous dit l'auteur, que ce système est encore en « rodage », même si tout laisse penser qu'il représente un phénomène irréversible, le pendant, au plan économique-financier, de l'islamique « politique ». On la croit volontiers... [R.O.]